

# Guenille en stock

*L'ATSA propose une nouvelle «action terroriste socialement acceptable» ayant pour thème l'histoire de la Main et l'industrie du vêtement*

STÉPHANE BAILLARGEON

Dans ATSA, le T pour «terroriste» pose de plus en plus problème. Annie Roy, cofondatrice de l'Action terroriste socialement acceptable avec son conjoint Pierre Allard, n'a aucune difficulté à l'avouer. L'appellation contrôlée a été choisie à la naissance du groupe, en 1997. La paire d'artistes engagés aimait bien le paradoxe assumé. Puis sont arrivés les attentats du 11 septembre 2001, de nouvelles guerres en Afghanistan, en Irak, au Liban, encore des attentats à Madrid, Londres, Bagdad... La terreur est partout, quotidienne, et il est franchement pénible de s'en réclamer, même artistiquement.

«On vit avec ce choix, même si c'est de plus en plus compliqué», dit Mme Roy, rencontrée hier après-midi, boulevard Saint-Laurent, où l'ATSA propose une nouvelle intervention engagée, cette fois sur l'histoire de la Main en général et de l'industrie du vêtement en particulier. «Le terme peut être complètement rébarbatif pour certains, mais on l'assume pleinement», poursuit-elle en proposant une allégorie autour du terme «pirate». «On aurait pu s'appeler Les Gentils Pirates, pour faire contraste. C'est la même idée au fond. Nous sommes des artistes et nous utilisons la matière sociale pour créer des œuvres qui ébranlent.»

Le site du groupe est encore plus explicite: «Si le terrorisme répond à des situations intolérables par une violence inacceptable et qui massacre des innocents, ATSA répondra par la violence des images, provoquant par ses œuvres une réflexion claire sur la triste réalité d'une forme de terrorisme légalisé tout aussi inacceptable.»

Cette branche de la subversion subventionnée existe sous plusieurs formes d'art, le film documentaire ou l'art visuel. L'ATSA intervient autour de thèmes à la mode, l'écologie par exemple. Les dernières fois, lors des transformations du boulevard Saint-Laurent en zone piétonne et marchande, l'équipe sensibilisait les passants à la détestable utilisation des sacs jetables et des autos énergivores.

«En art, il y a des 1%, des artistes de galerie, des artistes subventionnés et d'autres qui refusent les subventions, des artistes engagés, des artistes de la scène et d'autres dans des lieux non conventionnels, et parfois

tout cela en même temps! Bref, on n'est ni plus ni moins artiste, comme on n'est ni plus ni moins médecin, si on fait de l'art engagé ou de la médecine de brousse», commente Mme Roy dans un courriel reçu après l'entrevue. «Ça fait partie de la démarche et, dans tous les cas, l'important est de toujours travailler à trouver sa voix et de le faire avec passion.»

L'attaque passionnée de l'ATSA se porte cette fois sur les ateliers de pressurage (*sweat shop*) et illustre l'importance de l'industrie du vêtement sur le boulevard pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. L'intervention s'intitule *Shmata*, un terme yiddish désignant la guenille, d'innombrables émigrés juifs ayant bossé dans les grandes fabriques limitrophes.

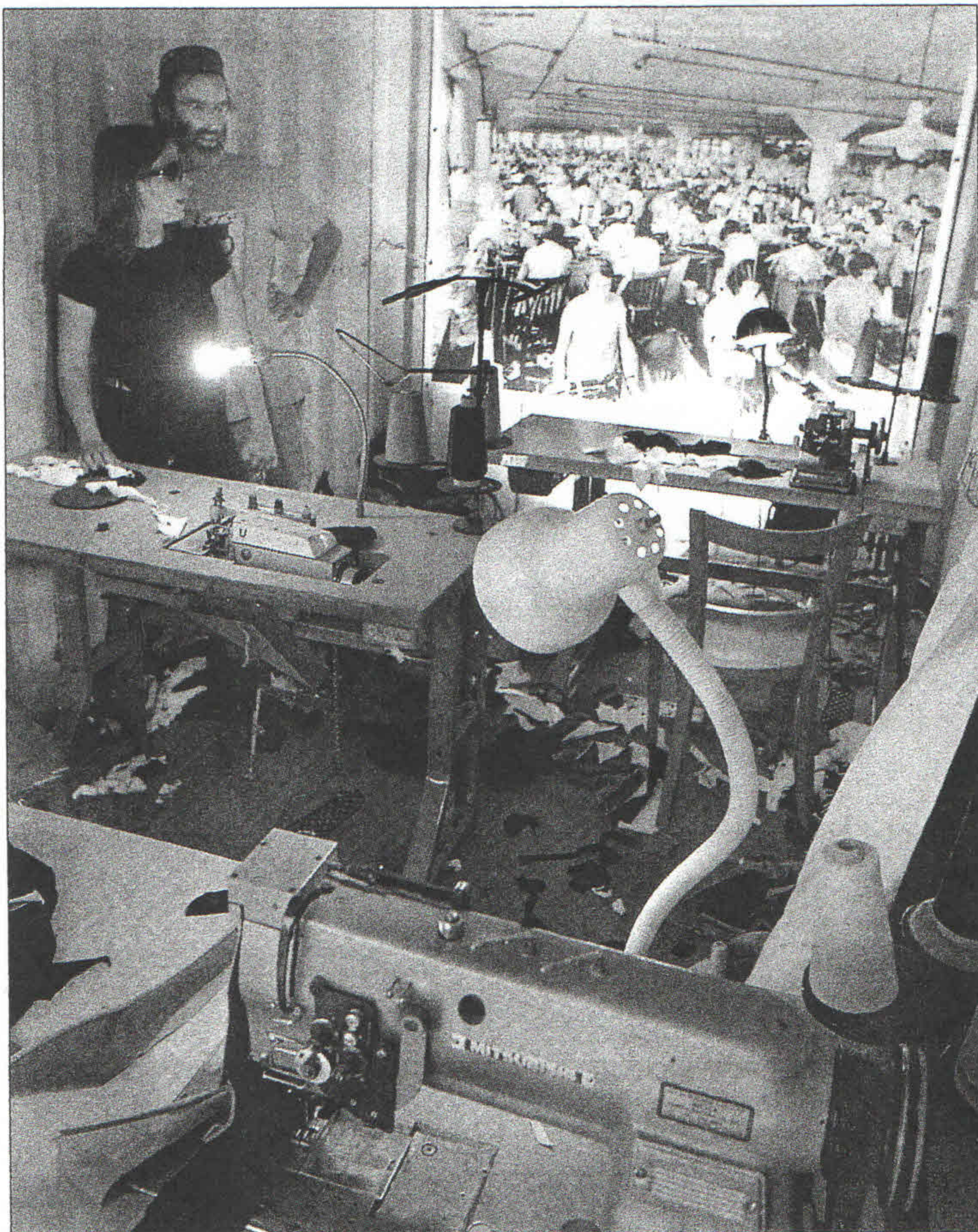
Trois pièces composent l'enveloppe artistique. La première, l'installation comme telle, montre un petit atelier moins reconstitué qu'évoqué à l'intérieur d'un conteneur largué près de l'intersection Prince-Arthur. Quatre machines à coudre, une photo de 1936 montrant un ancien atelier de l'immeuble Balfour tout près, des retailles de tissu, quelques boîtes en carton et le tour est joué.

Le deuxième élément s'organise sous un petit auvent déployé tout à côté. Mme Roy et ses acolytes distribuent de la documentation sur les ateliers de misère pour encourager les passants à dépenser de manière responsable. Acheter, c'est voter, dit un certain nouveau mot d'ordre.

La troisième pièce de l'intervention est éparpillée partout sur la Main. Il s'agit de très jolis panneaux donnant des informations historiques et sociologiques sur la grande et la petite histoire de cette artère surchargée de joies et de peines. La grande fiche colorée du 4276, Saint-Laurent évoque la syndicaliste Léa Roback. Le 4404, la famille d'épiciers Steinberg. Le 6875, la transformation de l'ancien terrain de crosse en marché Jean-Talon. Il est même possible de télécharger un guide audio sur le site de l'ATSA ([atsa.com](http://atsa.com)), pour bonifier la visite.

Les panneaux resteront en place longtemps après la fin de la «frénésie sur la Main», la transformation en zone piétonnière qui se poursuit pendant le week-end. Du terrorisme socialement acceptable et quasi permanent...

Le Devoir



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Annie Roy et Pierre Allard, de l'ATSA, posent dans l'atelier reconstitué à l'intérieur d'un conteneur largué près de l'intersection du boulevard Saint-Laurent et de la rue Prince-Arthur.